

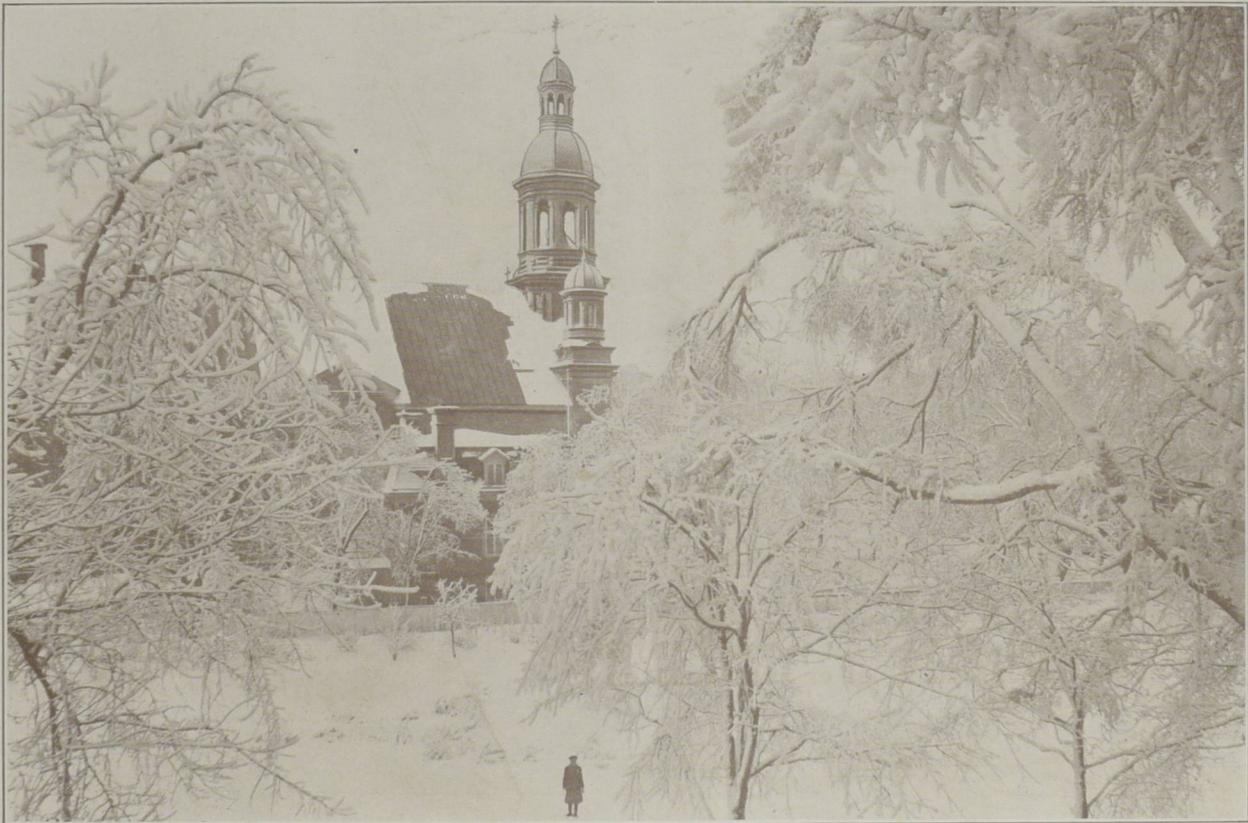
LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



A l'époque de la Noël Canadienne

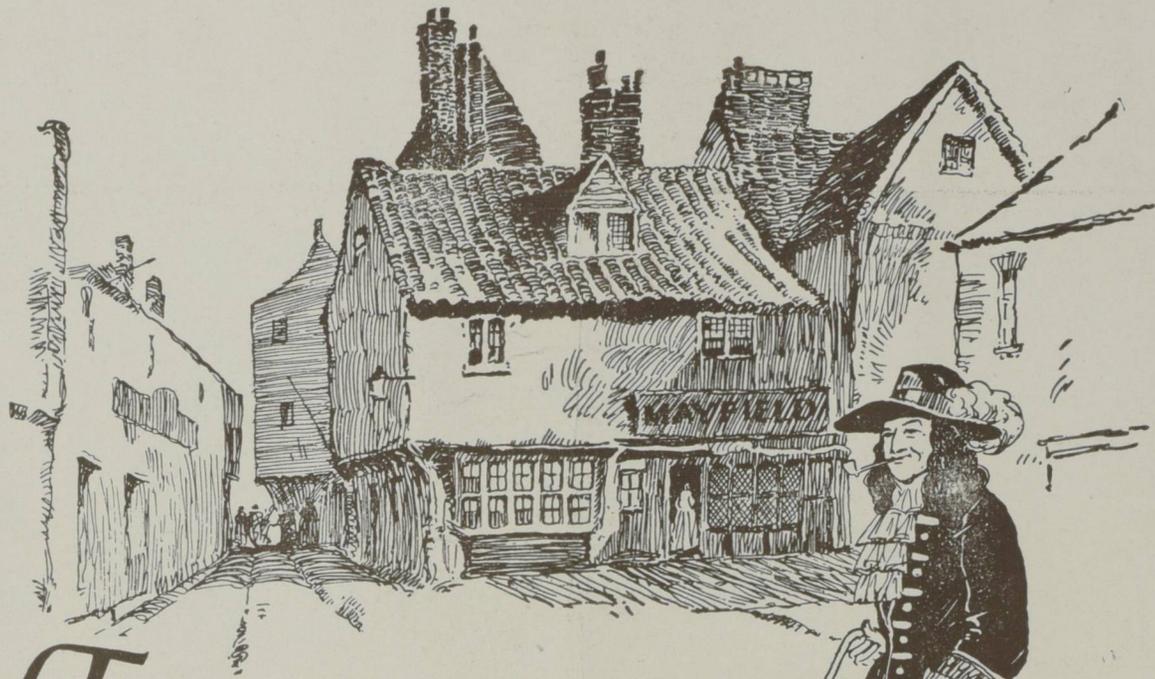
“Semblable au lis baigné par des sources voisines
Qui lève son front de neige au-dessus des épines”



“...Les arbres chargés de givre apparaissent couverts de fleurs”

Arts, = Sciences, = Lettres

Décembre, 1927, vol. VIII, no. 78 - - 130, St-Vallier, QUÉBEC



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

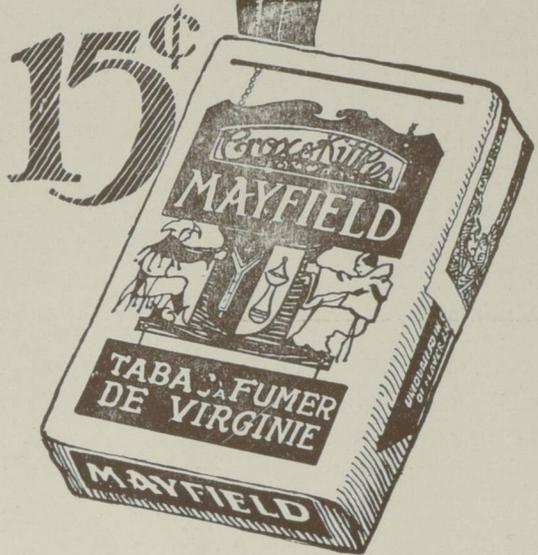
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VIII

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1927

No 8



Noël 1927 - Jour de l'An 1928



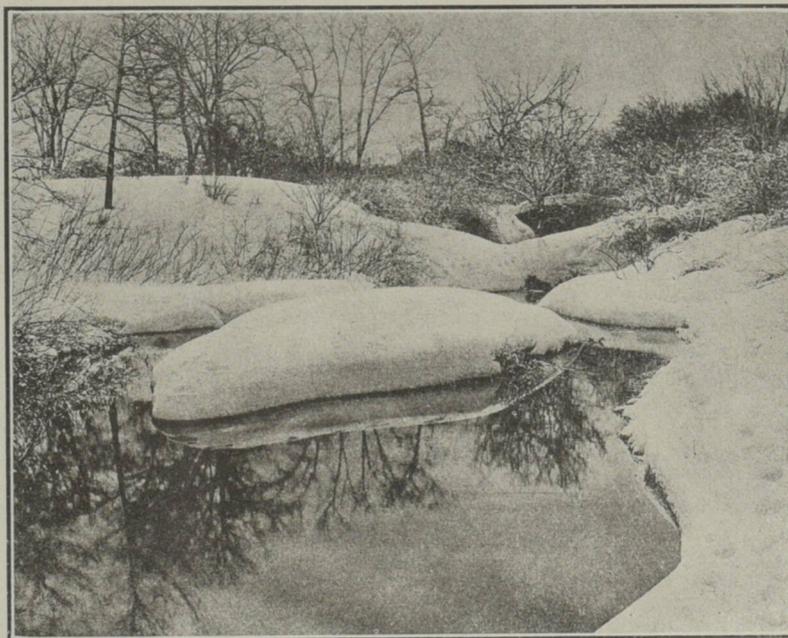
A tous les amis

du

“Terroir”

A tous ceux qui lui font
si cordial accueil.

A tous ceux qui ont par-
ticipé à ses succès en sou-
tenant ses efforts.

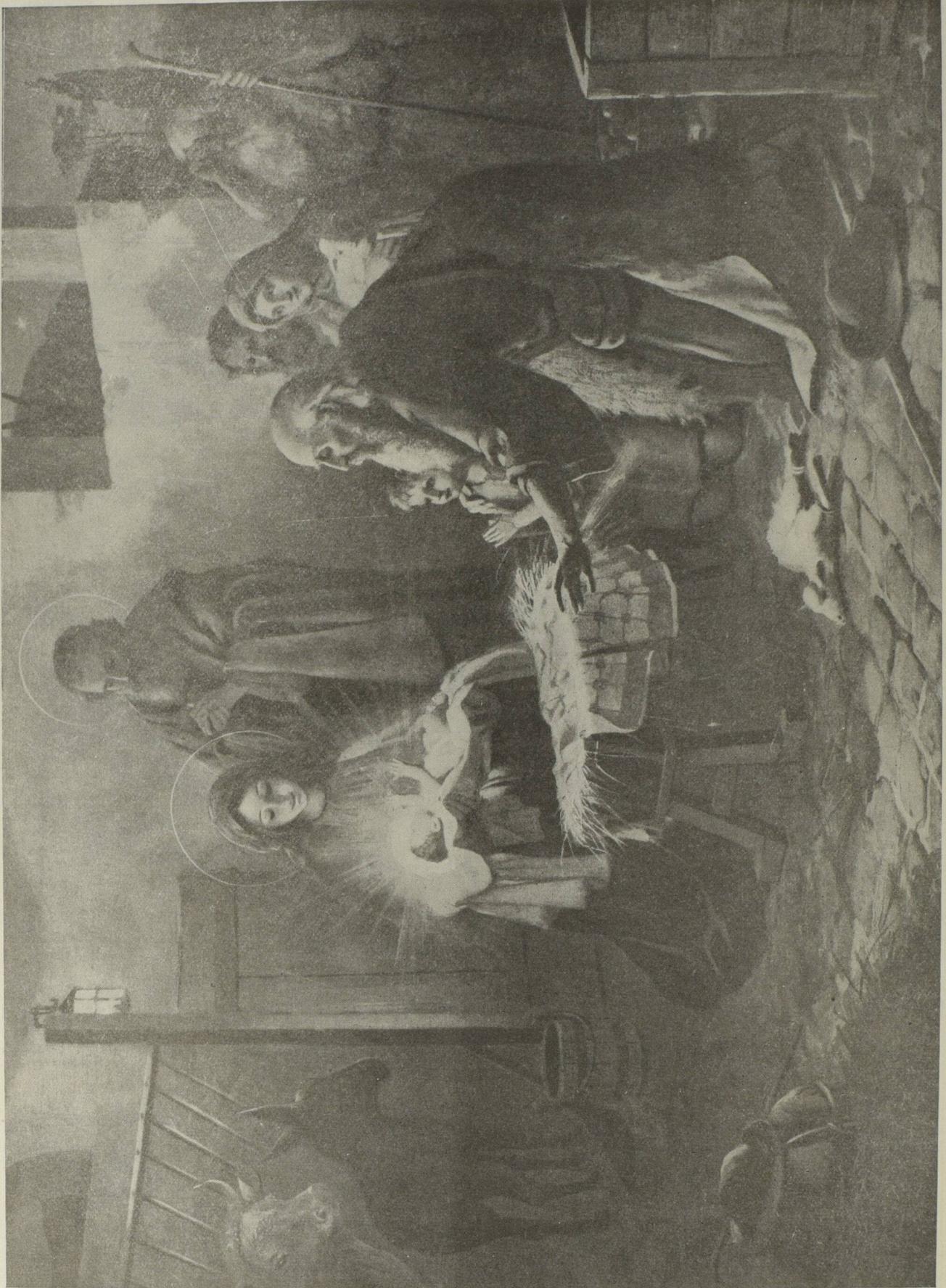


A tous ceux qui, comme annonceurs, collaborent de leur précieux encouragement.

A tous ceux qui, depuis bientôt dix ans, ont été fidèles à cette amitié et ont contribué à la
survivance d'une modeste revue et au développement d'un beau magazine
canad en-français et québécois dont nos

Meilleurs souhaits de prospérité ?

Le Directeur-président du Terroir, Georges MORISSET.



NOEL - LA NÀTIVITÉ - NOEL

NOEL CHEZ SATAN

“Approchez les Maudits ! Que votre oreille en feu
Entende encore ce soir le carillon de Dieu.”

Par MAURICE MORISSET.

Note de la direction. — Le poème suivant, conservé dans les cartons de l'auteur, a été écrit au moment où la guerre faisait rage, en 1917. Le “Terroir” est heureux de publier aujourd'hui en primeur ces strophes puissantes que dix années de repos n'ont assurément pas vieillis.

C'est Lucifer, l'ange déchu, qui s'adresse aux damnés à l'heure même où les volées de Noël annoncent la naissance du Sauveur.



M. Maurice MORISSET, Ottawa

Président de l'institut canadien-français, président-directeur de la bibliothèque municipale, trésorier de l'Alliance française, traducteur du ministère de la Santé.

NOEL CHEZ SATAN

LUCIFER S'ADRESSANT AUX DAMNÉS

*Approchez, les Maudits ! Que votre oreille en feu
Entende encor ce soir le carillon de Dieu !*

.....
*Depuis dix-neuf cents ans, lorsque Noël approche,
La terre se transforme en une immense cloche
Qui vibre éperdument dans l'infini des cieux,
Avec le vent pour corde et l'azur pour essieux.
Comme il faut un battant pour que l'airain résonne,
Quelque soleil éteint, que l'éther environne,
Frappe comme un marteau sur ce bronze géant
Dont la voix formidable atteint notre néant.
Minuit vient de sonner !... Du fond de vos abîmes,
Ecoutez ce concert qui déferle des cimes.
C'est Lui, notre ennemi, c'est Jésus nouveau-né
Qu'adore en cet instant le Monde prosterné.
Hosanna ! chantent-ils. Louange, amour et gloire
A l'Enfant Dieu couché dans la crèche humble et noire !
Et les anges du ciel, — revêtus de clarté,
Promettent de la paix aux bonnes volontés.*

*Approchez, les Maudits ! Que votre oreille en feu
Entende encor ce soir le carillon de Dieu !*

TOUJOURS ! JAMAIS !

*Vous tous que j'ai séduits par mes savants mirages,
Hommes que j'ai perdus depuis les premiers âges ;
Adolescents fougueux, jeunes filles sans frein,
Ames nées pour le ciel et tombées en ma main ;
Tyrans ou souffreteux surpris dans mes filets,
Les petits et les grands, qui traînez vos boulets
Sous les voûtes en feu de la sombre Géhenne ;
Tous ceux de Babylone ou de Sodome obscène,
Les Caïns, les Judas, les folles Jézabels,
Tous ceux qui contre Dieu se croyaient éternels ;
Pilate aux mains lavées, Néron et son empire,
Julien l'Apostat, Voltaire avec son rire ;
Les archanges déchus, ... tous ceux de mon palais,
Ecoutez les bourdons sonner : TOUJOURS ! JAMAIS !*

*Approchez, les Maudits ! Que votre oreille en feu
Entende encor ce soir le jugement de Dieu !*

NON SERVIAM !

*Plus d'amour, plus d'espoir ! Le dam brûle nos âmes,
Et nos corps calcinés, enveloppés de flammes,
Retombent dans l'abîme où Dieu les a lancés.
Toujours ils souffriront, à jamais balancés
Sur le rouge océan dont le flot se lamente.
Finis les repentirs ! Livrés à la tourmente,
Nous n'atteindrons jamais les rives du pardon...
A d'autres l'espérance et, pour nous, l'abandon !*

.....
*Que dis-je ? Lucifer repousse-t-il la lutte
En ce soir de Noël qui répare sa chute ?
Vais-je courber le front parce qu'Il vient de naître
Là-bas, dans Bethléem ? NON SERVIAM ! Nul maître !
A moi, tout mon orgueil ! A moi, forces du Mal !
Je suis toujours le chef, et mon règne infernal
N'est pas près de finir ! Mes légions sans nombre
Sont encore debout pour les combats de l'Ombre,
Et je me vengerai, moi l'éternel proscrit.
Satan sera vainqueur et non pas Jésus-Christ !*

.....
*Approchez les Maudits ! et que votre œil en feu
Regarde Lucifer livrer bataille à Dieu !*

LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES

Chaque nouvelle aurore augmente ma puissance
 Et, sur plus d'un autel, c'est moi que l'on encense.
 Les peuples affolés se roulent dans le sang,
 Dans l'orgie et la mort, depuis l'Est au Couchant.
 Parmi les champions de mon vaste royaume,
 J'ai le Turc à Stamboul et, dans Berlin, Guillaume.
 L'Autrichien subjugué me prête son appui
 Et, sur le Globe en feu, je domine aujourd'hui.
 Je remplace le Droit par la force brutale
 Et, quand c'est mon désir, je lance le Vandale
 Contre l'antique Reims aux merveilleux clochers :
 Partout je veux du sang et partout des bûchers !
 Même ce soir, Satan, dont les destins sont proches,
 Aura, pour remplacer les carillons de cloches,
 Les lourdes sonneries des canons monstrueux.
 Ma myrrhe sera noire, et ses flots tortueux
 Ramperont vers l'enfer en volutes de soufre :
 La poudre des mortiers sera l'encens du Gouffre.
 Pour or on m'offrira les calices volés
 Dans les temples de France aux parvis écroulés.
 Je serai Roi ce soir, et mon apothéose
 Fera pleurer Jésus qui près d'Elle repose.

.....
 Approchez, les Maudits ! Que vos lèvres de feu
 Célébrent Lucifer qui l'emporte sur Dieu !

L'ILLUSION DU PROSCRIT

C'était pour me détruire et briser ma couronne
 Que cet Emmanuel, ce Dieu qu'on carillonne
 Naquit un soir d'hiver... Vingt siècles sont passés :
 Mes temples sont debout et les Siens renversés !

TOUS LES DAMNÉS, D'UNE SEULE VOIX :

Menteur !... Maître maudit, ton fol orgueil te grise,
 Car l'Univers entier est, ce soir, une église !

Maurice MORISSET.

Ottawa, le 22 décembre 1917.

 En province, un soir de première représentation d'un drame célèbre par une tournée québécoise. Il y a dans la pièce un rôle d'aveugle assez important et l'artiste qui doit l'interpréter n'est pas encore arrivé. A-t-il manqué le train ? Est-il malade ? Le directeur s'arrache les cheveux.

Enfin l'heure de la représentation sonne. La salle est comble. Le directeur en l'absence de son pensionnaire prend une résolution héroïque. Il appelle un artiste qui n'a aucun rôle dans le drame et il lui dit :

- Tu vas jouer le rôle de l'aveugle...
- Mais je ne le sais pas...
- Ça ne fait rien, tu le liras...

— Eh bien ! Joseph, qu'est-ce que c'est que ces manières de siffler en travaillant ?

- Mais, Madame, je ne travaille pas... je siffle seulement !



“Le Bon Dieu” s'en va en visite consoler un malade.

Propos d'hier et d'aujourd'hui

Québec sans calèches, c'est le printemps sans roses. — "Ils" ne devanceront jamais les Romains du temps de Sénèque. — Une sinistre découverte... chez les Russes. — A-t-on volé la rue St-Jean à Québec.

CALECHE ! CALECHE !

On a remarqué, au cours de la dernière saison, que Québec était revenu pour de bon aux calèches. Pour notre part, nous avons constaté cela, une des semaines dernières que nous passions vis-à-vis une place de cochers. Nous avons compté exactement quinze calèches autour de ce kiosque.

Pas plus tard qu'il y a sept ou huit ans, l'on ne voyait plus une seule calèche dans Québec, et cela depuis assez longtemps. C'était triste à mourir. Québec sans calèches, c'est le printemps sans roses, c'est une nuit sans étoiles. Aussi, ce jour que nous avons compté jusqu'à quinze calèches autour d'un kiosque, nous nous sommes réjoui, non pas pour nous, car nous n'avons jamais eu le plaisir de monter en calèche, mais pour Québec. La calèche marque le retour au beau temps du vrai tourisme.

Qu'est-ce qui a fait la réputation de Québec au point de vue du tourisme, si ce n'est notre calèche ? Les Américains viennent faire un tour de calèche à Québec comme les Anglais allaient à Biskra se promener à dos ou plutôt, à bosse de dromadaire. Il y a soixante ans, l'on ne voyait que des calèches à Québec. Quel temps joyeux ça devait être ! Puis, un jour, ces gracieux véhicules cessèrent de circuler. Ils disparurent comme le buffle dans les Plaines de l'Ouest, comme le caribou, depuis quelques années, dans les forêts de district de Québec. Aucun historien n'a encore pu nous dire les causes de cette disparition subite des calèches. On l'a constatée seulement.

Quand le Dr Hubert LaRue commença, en 1820, sa "promenade sentimentale" dans la rue Saint-Jean, il parla longuement des calèches qui encombraient alors les rues de Québec... puis, quand il revint de sa promenade, en 1880, il constata avec mélancolie qu'il n'y avait plus de calèches à Québec.

"Les charretiers de la Haute-Ville", écrit-il, "sont toujours sur le même "stand" et Cantin brille entre tous. Mais, hélas ! plus de calèches ! A peine en voit-on circuler deux ou trois dans les rues de notre ville. C'est le temps de nous demander, où allons-nous ?"

Il apparaît donc que les calèches auraient disparu entre 1860 et 1880. Cela approche déjà le demi-siècle. Est-il possible que Québec ait pu vivre et prospérer, pendant un demi-siècle sans calèches ? Il était vraiment temps qu'elles reviennent, les antiques calèches qui rendent leurs passagers si complaisants qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire de la tête le signe de "oui" tout le temps de leur promenade aérienne.

Donc, "gaudeamus", réjouissons-nous : la calèche est revenue. "A calash, Sir", c'est bien là le cri saxon qui devrait le moins froisser nos oreilles françaises à Québec...

*
* *

EN LISANT SENEQUE

L'on a raison de dire souvent : "Nil novi sub sole" comme nous avons raison de chercher à nous convaincre, chaque jour, que nous ne sommes pas des aigles qui ont atteint dans l'espace des profondeurs insoupçonnées. C'est effrayant comme depuis disons, l'empire romain, nous n'avons pas avancé. Il est vrai que l'empire romain, ce n'est pas d'hier. Mais qu'importe, dans cet espace de tant de siècles qui nous en sépare, nous devrions avoir fait quelque chose de nouveau avec notre électricité, notre gaz et notre vapeur. Nous n'avons rien fait, rien inventé. C'est décourageant.

Nous avons le plaisir et l'honneur de connaître à l'Hôtel du Gouvernement un Conseiller Législatif qui emploie ses heures de loisirs à lire non pas du Ponson du Terraül ni du Xavier de Montépin, mais devinez... Maurice Barrès, le Dr LeBon, Paul Bourget?... Non pas. Simplement Sénèque, Plutarque, Juvénal. Nous pouvons vous communiquer le nom de ce Conseiller Législatif quand vous voudrez pour vous prouver l'authenticité de notre information. Il est bien connu par ses ouvrages littéraires.

Il nous disait, un jour, qu'il en a appris de belles dans ces auteurs-là et il se propose de le dire, un jour, à ses collègues et autres membres de la Législature pour leur apprendre que, présenteraient-ils n'importe quel projet de loi, ils ne devanceront pas les Romains du temps de Sénèque.

En ce temps-là, a-t-il appris et nous apprend-il, il y avait des théâtres subventionnés par l'Etat, à Rome, des libraires, des bibliothèques jusques dans les bains. Notre lecteur de Sénèque a noté une sorte de conseil de ville élu par le vote populaire et "fonctionnant bien mieux qu'à Montréal et à Québec". Un recensement général était fait tous les cinq ans. On l'a "réduit" à tous les dix ans. Il y avait des écoles publiques de diction et de philosophie, etc. et dont les professeurs étaient payés par le gouvernement ; une voirie et un système de routes parfait ; des menus de banquets qui feraient rougir les chefs du Château Frontenac. On avait institué, chaque année, des semaines consacrées à la lecture publique des poésies, à la représentation des pièces de théâtre et où tous les auteurs étaient couronnés devant les spectateurs. Alors, la prostitution était réglementée et limitée à un quartier spécial de la ville. Tous les hommes instruits allaient compléter leurs études à Athènes. L'on pratiquait tous les beaux-arts et toutes les sciences.

En ce temps-là, l'on avait mis ordre aux profiteurs de guerre. Deux cents ans avant l'ère chrétienne, après chaque guerre, les vétérans recevaient chacun une certaine étendue de terre qu'ils devaient cultiver et qui était exemptée d'impôts. Il y avait même une Bourse comme à Wall Street ; il y avait des aqueducs, des gymnases ; l'on comptait des avocats, des notaires, etc.) non pas tout à fait dans le même ordre d'idée, — des systèmes de chauffage à air chaud. Mais il n'y avait pas de prisons. C'est assez drôle tout de même. Il y avait aussi un vaste système d'ins-

truction obligatoire, de même qu'un service militaire obligatoire également.

Ce que l'on peut tout de même apprendre de choses en lisant Sénèque et Plutarque!

*
* *

NOS POMMES CANADIENNES

On a beaucoup parlé de nos pommes canadiennes en ces derniers temps ; aussi bien nous sommes à l'époque où nos délicieuses pommes laurentiennes embaument nos marchés. Partout elles rivalisent de couleurs et de saveur. comme si elles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour se faire croquer. Or sait-on que ces délicieux fruits de nos vergers québécois ont failli, un jour, déterminer une affreuse catastrophe dans l'ancien empire russe ? Plus précisément, des traîtres et des espions se sont servis, un jour, de nos délicieuses pommes canadiennes pour faire éclater dans toute l'étendue des tsars une épidémie de typhus. Nous venons de faire cette sinistre découverte en lisant, ces jours derniers, "L'Histoire Extraordinaire de Raspoutine, le moine scélérat", publiée en 1919 par le célèbre journaliste anglais William LeQueux, qui vient précisément de mourir, en Belgique à l'âge de soixante-trois ans.

Un jour le chef de l'espionnage en Allemagne adressa à Raspoutine, chef de l'espionnage en Russie un memorandum, — le No 26937-366, — dans lequel on lui donnait les instructions nécessaires pour mieux trahir la cause des alliés et la Russie. L'espionnage avait jusqu'alors employé tous les moyens pour faire capituler les armées russes et forcer la population à demander la paix séparée et l'on en était rendu à chercher, pour cela, à faire éclater des épidémies dans l'empire. On lisait donc dans ce memorandum à Raspoutine, entre autres choses : "Par le même paquebot — celui qui portait un bactériologiste de Francfort, — arriveront à destination de la maison Yakovleff & Cie, nos amis, marchands de fruits en gros de Nicholskaja, à Moscou, cent vingt-six tonneaux de pommes du Canada." Et l'on disait plus loin : "Ces fruits ne doivent être ni manipulés ni mangés ; ils contiennent un virus très dangereux" Et, plus loin encore, on lisait :

"Le choléra doit éclater trois semaines après l'arrivée de ces fruits. Nous comptons sur P. Protopopoff, — ministre alors dans le gouvernement russe, — pour activer la livraison par tous les moyens possibles. Une partie de ces pommes pourraient être offertes à des institutions charitables pour être distribuées parmi les pauvres."

Ah ! nos délicieuses pommes canadiennes, qu'est-ce que l'on vous faisait faire là ?

Mais nos pommes se réservaient un bon tour à leur façon. Ce sont des pommes loyales, nos pommes canadiennes, et elles ne peuvent trahir qu'à ce soit ; elles sont l'image de ceux qui les cultivent.

Les pommes canadiennes donc, envoyées en Russie par le chef de l'espionnage allemand, furent distribuées effectivement dans des institutions charitables et les traîtres attendaient avec impatience le résultat du virus qu'on leur avait sournoisement injecté. Mais les trois semaines passèrent sans qu'aucune épidémie éclatât. Le moine scélérat s'inquiéta et il annonça à l'espionnage allemand le résultat négatif de la tentative. On lui répondit : "Les fruits par suite d'un retard regrettable dans le transport n'étaient pas dans un état propre à la consommation."

Cela voulait dire que le virus dont on avait injecté nos pommes les trois semaines écoulées, n'avait plus d'effet. Les pauvres de la Russie mangèrent nos pommes et n'attrapèrent pas le choléra.

*
* *

DANS LA RUE SAINT-JEAN

L'autre jour, nous nous promenions dans la rue Saint-Jean en nous amusant à regarder les enseignes des édifices commerciaux et autres qui décorent les deux côtés de la rue dans presque toute sa longueur, . . . quand il nous est venu à la mémoire un passage typique du "Maître de la Mer" du vicomte E.-M. de Vogué, de l'Académie Française. On nous demandera à quel propos ce rapprochement entre une promenade rue Saint-Jean, à Québec, des enseignes de magasins et le "Maître de la Mer" de M. de Vogué. On nous comprendra facilement quand nous aurons rappelé ce passage du "Maître de la Mer". Nous n'aurons pas besoin de faire de longs commentaires pour expliquer le rapprochement.

Le capitaine de Tournœl, un héros du roman de M. de Vogué, convia, un soir, le journaliste Moucheron à une promenade sur le Boulevard que Moucheron et ses amis ne cessaient de lui vanter comme chose qui appartenait exclusivement aux Parisiens. On avait déploré, au cours de discussions précédentes, l'accaparement de Paris par des étrangers et Moucheron avait dit : "Bah ! ils peuvent bien prendre tout le reste, ils n'avalent jamais le Boulevard."

Et voilà Tournœl et Moucheron arpentant le Boulevard. "Attention", fit Tournœl, "regardez les maisons du haut en bas ; nommez les enseignes françaises. Je me réserve d'appeler les étrangères."

L'on compta ainsi toutes les enseignes d'un côté du Boulevard et l'on revint par l'autre trottoir en continuant le recensement de ce côté. Moucheron compte cent quarante enseignes françaises ; Tournœl en compte quatre-vingt qui étaient étrangères dont cinquante anglo-saxonnes. Mais le capitaine ne s'en tint pas là. Il demanda à son ami de mesurer, de comparer les dimensions, la luxe des magasins étrangers. Ces derniers éclipsaient de toute façon leurs voisins français.

Et quand, quelques heures après, Moucheron retrouva ses amis au restaurant, il s'écria d'un air consterné :

"On a volé le Boulevard !" Et il leur expliqua la révélation qu'il venait de recevoir.

Au retour de notre dernière promenade rue Saint-Jean, nous eûmes la même exclamation que Moucheron : "On a volé la rue Saint-Jean !"

Nous n'avons pas eu la patience toutefois de compter une à une les enseignes des deux côtés de la rue. Nous avons constaté à vue d'œil seulement. Mais cela suffisait pour justifier notre exclamation. La rue Saint-Jean n'est plus la bonne vieille rue Saint-Jean du temps, — 1860. — que le bon Dr Hubert LaRue y faisait son "Voyage Sentimental". On ne nous a pas changé notre rue Saint-Jean, on nous l'a volée, comme le Boulevard de la Madeleine du capitaine Tournœl. La rue Saint-Jean ne nous appartient plus. Elle est plus particulièrement aux Grecs et aux Chinois. En effet, que de restaurants grecs et chinois dans la rue Saint-Jean

DAMASE POTVIN

Le fils d'un impressario bien connu s'amuse à écrire des comédies. Il a sept ans !

L'autre jour il présente à son père une pièce en un acte qu'il vient de terminer. Le manuscrit comprend en tout et pour tout deux pages. Le père fait comprendre à son fils que deux pages c'est trop peu pour une pièce qui doit durer généralement de trente à quarante minutes.

Cinq minutes après, l'enfant revient triomphant et brandit le manuscrit :

— Comment s'écrit le papa, tu as déjà terminé ?

— Mais oui, papa.

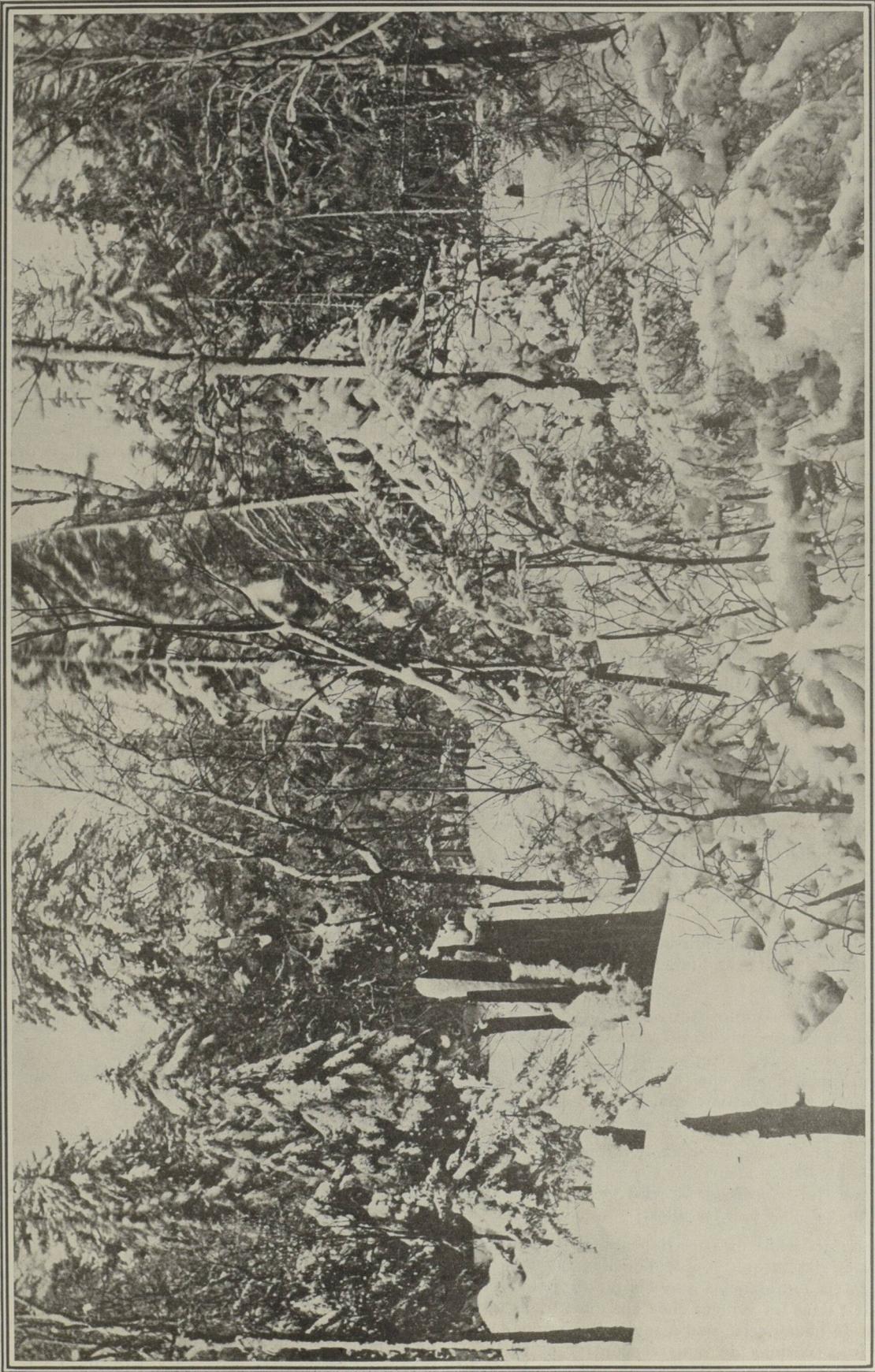
Le jeune dramaturge en herbe avait ajouté sur son manuscrit ces simples mots :

"Ils jouent aux cartes pendant une demi-heure."

Un professeur à l'élève Jean, (sept ans) :

— On mange la chair des animaux. Et les os, qu'en fait-on ?

— On les met sur le bord de son assiette.



La patrie des arbres de Noël, dans les bois,
sous la neige.

LE SECRET DU MOULIN-ROUGE

CONTE DE NOËL — POUR LE TERROIR

Voici comment mon cousin Jean me racontait l'autre jour une de ses nombreuses aventures de jeunesse :

“ En premier, mon garçon, c'était pas comme aujourd'hui. C'était le bon temps des feux-follets, des loups-garous et des fantômes et, moi qui te parle, j'ai vu de mes yeux le revenant du Moulin-Rouge.

Comme de bonne raison, vous n'avez jamais entendu parler de ça vous autres. Hé bien, dans mon temps, aux alentours de la Noël, c'était le thème de toutes les conversations.

Le moulin en question avait été bâti par les Bourdages entre la Pointe d'Echouerie et la Pointe-à-Belles-Feuilles, vers 1780, quelque vingt-cinq ans seulement après le Grand Dérangement. Construit en pierres rouges et solide comme un cap, il a duré au delà de cent ans, et il serait encore debout si la rage de détruire les vieilles choses n'était pas à l'état endémique ici comme ailleurs.

Or, un bon jour, pour une raison ou pour une autre, les Bourdages vendirent leur moulin à un vieil avare qui était aussi, curieuse coïncidence, un ivrogne de première classe. Le bonhomme travaillait le jour ; la nuit, il buvait et comptait son argent.

Alors, un matin de Noël, on le trouva mort sur ses sacs de grain, à côté de son bas de laine : la veille, il s'était saoulé comme une brute et les bonnes gens virent dans cette mort subite une punition du bon Dieu. Le curé lui refusa les prières de l'Église et on l'enterra comme un chien en arrière de son moulin.

Toujours est-il qu'à partir de ce temps-là, à chaque nuit de Noël qui suivit, le vieux moulin abandonné vit revenir dans ses murs le fantôme du meunier gorge-sèche et serre-la-poigne.

Ceux qui osaient alors s'aventurer dans les alentours pouvaient voir une lumière rouge et blafarde aller de la cave au grenier et du grenier à la cave pendant que la vieille roue à godets, qui avait dormi toute l'année sur son arbre de couche, recommençait son ronronnement d'autrefois ; et l'on entendait, au milieu des plaintes et des gémissements, le tintement clair des pièces d'argent tombant et retombant sur la table où le bonhomme avait coutume de compter son trésor.

Les plus hardis prétendirent avoir vu le revenant lui-même, promenant sa peine et sa barbe blanche au milieu des barils vides et des sacs éventrés.

Et c'est ainsi que le Moulin-Rouge devint pour tout le monde une maison hantée pas trop rassurante. Les enfants faisaient toujours un grand détour pour l'éviter ; les vieux se signaient en l'approchant et nous autres, les jeunesses, nous tâchions de faire les braves, mais, au fond, nous n'en avions pas de reste.

Or, tandis ce temps-là, le meunier du Pont-Noir, le père Babin, n'ayant plus de concurrent voisin, s'enrichissait à vue d'œil et moi je grandissais si vite et si bien que je commençai bientôt à aller voir les filles.

Il arriva donc que la fille du père Babin, belle et plaisante me fit de l'œil et des façons et que j'en devins amoureux à en perdre la tête : le dimanche, après la messe, je la reconduisais chez elle ; dans les veillées chez nos amis, nous trouvions le moyen de nous parler seul à seule. Bref, nous cherchions toutes les occasions de nous rencontrer et la belle Madeleine me laissait voir sans équivoque que je ne lui étais pas indifférent.

Cependant, le meunier me gênait et je n'osais guère me présenter chez lui. C'est qu'il avait des sous le bonhomme et qu'il prétendait bien marier sa fille à plus riche que moi. Aussi, un bon jour, me le signifia-t-il assez rudement en me montrant la porte d'un geste foudroyant. Je ne me le fis pas dire deux fois, mais, je l'avoue franchement, l'amour prit le dessus sur la fierté. J'avais beau envoyer le meunier à tous les diables, dès que je songeais à sa fille, à ses jolies manières, et à ses beaux yeux, je m'attendrissais comme un enfant.

Ne sachant trop que faire, j'allai demander conseil à mon vieux grand-père, le capitaine Arsenault. Ce n'est pas qu'il m'eût jamais gâté, mon grand-père ; au contraire, il m'avait toujours traité assez sévèrement, croyant en toute conscience que c'était le meilleur moyen de faire de moi un homme. Par exemple, quand je l'accompagnais en mer, étant encore petit garçon, et que la tempête me faisait peur :

— Grimpe au mat, Ti-Jean, me criait-il, la drisse fonctionne mal dans la poulie.”

C'était là le cas qu'il faisait de ma poltronnerie et il fallait bien que je m'exécute.

Toutefois, j'étais sûr qu'il m'aimait au fond et je savais aussi qu'il trouvait assez souvent dans sa vieille tête blanche la solution de bien des problèmes.

— Mon Jean, me dit-il ce jour-là, tu te morfonds pour rien. Envoie la donc promener la fille du meunier, il y en a d'autres.

— Mais, grand-père, je l'aime.

— Si tu l'aimes, mon fils, on va ben voir ça.

Ici, grand-père alluma sa pipe, se tourna le dos au poêle et poursuivit :

— Dans huit jours, c'est la Noël. Si tu es assez brave pour surprendre le secret du Moulin-Rouge, la fille du meunier Babin est à toi.

— Mais, grand-père ?

— Il n'y a pas de “ mais ” ni de “ si ”, mon garçon. Quand je te donne ma parole, tu peux te fier à moi.

C'était vrai. Le capitaine Arsenault, franc comme l'épée du roi, n'avait jamais trompé personne. On pouvait se fier à lui en toute confiance et sans réserve.

Les huit jours qui nous séparaient de Noël me parurent un siècle. J'étais anxieux et hésitant tout à la fois.

Enfin, nous arrivâmes au 24 décembre au soir. Je n'avais pris encore aucune décision. Je brûlais d'avoir mes entrées libres chez le père de Madeleine, mais d'un autre côté, le mystère du Moulin-Rouge m'effrayait.

Je passai l'après-midi à rigoler et à boire un coup avec les amis comme c'était alors la façon et au dernier moment, je me décidai comme un homme :

“ Jean, me dis-je à moi-même, tu aimes la fille du meunier, ton grand-père te l'offre et tu fais la grimace sur la condition ? Tu es fou, mon ami.

Allons-y au Moulin-Rouge et voyons ce qu'il y a dans la boîte ! ”

Or, à onze heures, comme de coutume, une lumière tremblante apparut aux fenêtres hautes du moulin et je partis bien résolu à voir le fond du sac.

En arrivant sur les lieux, pan ! Je lançai un coup de pied si formidable dans la porte que tout en trembla.

On ouvrit aussitôt et un grand vieillard à barbe blanche, portant une lanterne rouge, s'effaça pour me laisser passer.

Je n'avais pas fait deux pas dans le corridor qu'une main de fer m'enfourna dans une cave dont la trappe était ouverte, ce que ne n'avais pas remarqué dans la demi-obscurité de l'endroit. La trappe se referma sur moi.

J'étais tombé dans un piège à loups.

“ Que le diable m'emporte si je ne sors pas d'ici ”, me dis-je en sacrant !

Au-dessus de ma tête, j'entendais des gémissements, des paroles incohérentes d'ivrogne et des sonneries d'argent sur la table. A quelques mètres de moi, au-delà du mur de la cave, la dalle de l'écluse avait été ouverte et l'eau s'engouffrait dans les godets de la roue qui tournait comme en ses meilleurs jours.

Je fis flamber une allumette et je constatai que la cave avait à peu près six pieds de haut et qu'elle était boisée en cèdre équarri à la hache.

— Si je pouvais diasloquer une de ces pièces de bois carré qui servent de soutènement à la terre, me dis-je, je pourrais m'en servir pour défoncer la trappe.

A force de bras, je réussis à arracher un de ces troncs et deux minutes après, la trappe volait en éclats sous mes furieux coups de bélier.

Je m'élançai hors du trou. Il faut croire que le revenant ne s'attendait pas à me revoir si vite que ça. Il fut en effet si surpris de ma subite apparition qu'il en échappa sa lanterne. Je profitai de son ébahissement pour lui sauter à la gorge.

Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître, sous le grimage et la barbe d'emprunt, le père Babin lui-même, le sévère meunier du Pont-Noir.

Alors, tout s'expliquait : le bonhomme avait inventé cette mystification pour éloigner du Moulin-Rouge tout autre concurrent possible, profitant ainsi de la crédulité des gens

pour s'enrichir plus à son aise. Pendant dix ans, la supercherie avait réussi à merveille, mais voilà que soudain le trompeur était découvert et qu'il allait être en butte à la colère et à la raillerie des gens. C'était pour lui la honte et le déshonneur si je dévoilais son secret. Il fallait m'en empêcher, le père Babin s'y essaya :

— Jean, me dit-il, j'ai été sévère pour toi. Je te trouvais un peu jeune pour courtiser ma fille. Maintenant, je vois que tu es un homme et si le cœur t'en dit encore...

— C'est pas de refus, monsieur, répondis-je, mais j'exige quand même que le revenant ne revienne plus jamais au Moulin-Rouge.

— Promis.

Nous sortîmes du moulin, les cloches sonnaient à toute volée le dernier coup de la messe de minuit.

Nous nous acheminâmes vers l'église : Madeleine y était déjà pieusement penchée sur son livre de prières. Jamais de ma vie, je ne trouvai les cantiques de Noël aussi beaux que cette nuit-là. Il me semblait que la baguette magique de quelque fée de bonheur eût enchanté tout ce qui m'entourait. Juqu'aux vieux bergers de la crèche qui me souriaient dans leur barbe.

Après la messe, je fus conduire Madeleine, et son père m'invita à prendre le réveillon chez lui. Sa fille était aux anges :

— Comment se fait-il, me souffla-t-elle, en me désignant le meunier qui me faisait lui-même les politesses d'usage.

— C'est le secret du Père Noël, ma petite Madeleine, lui répondis-je tendrement.

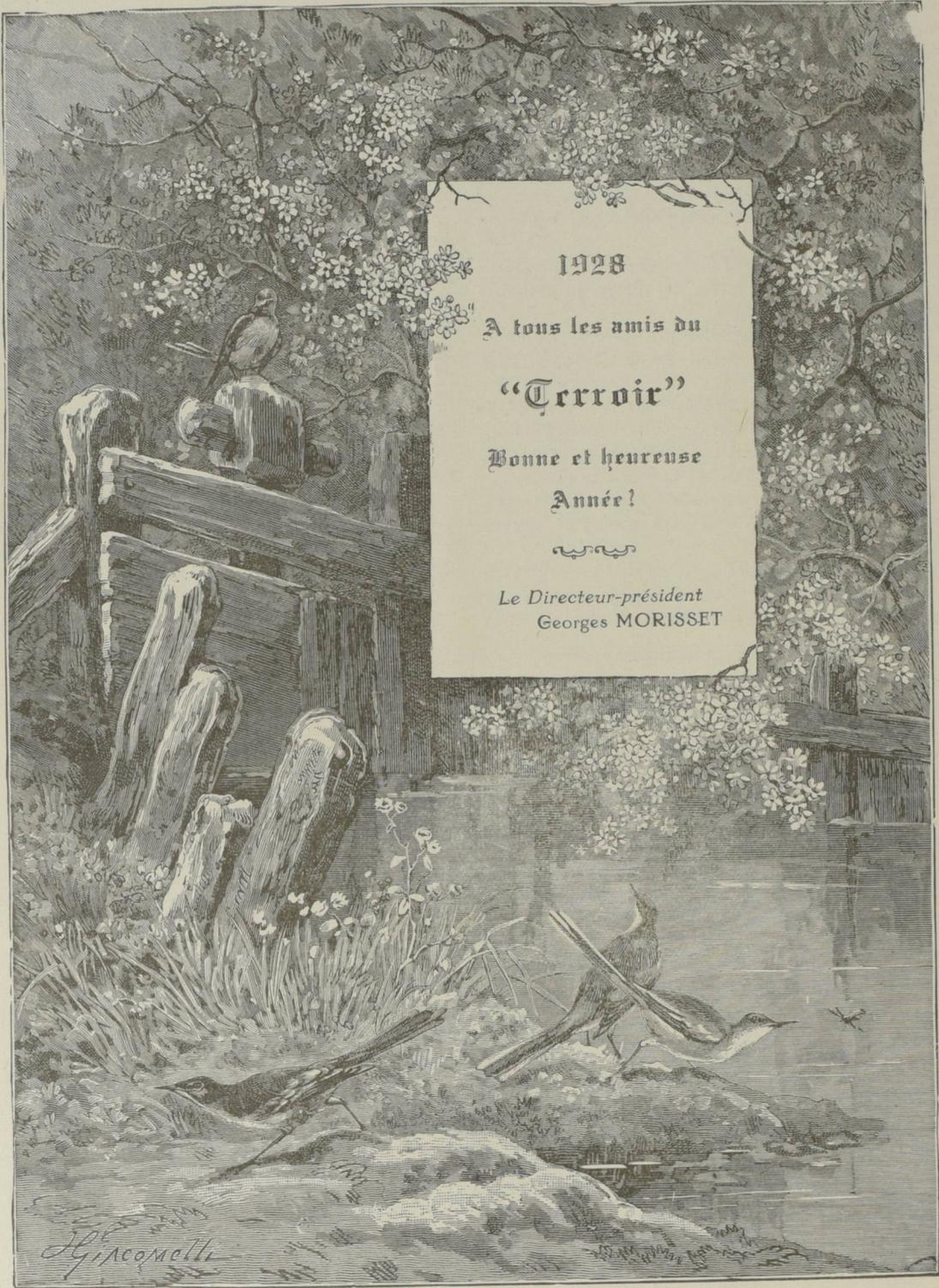
Alphée POIRIER.

Scène du terroir... d'autrefois



(D'après le peintre québécois Eug. Aamel.)

La traversée entre Québec et Lévis, en hiver, autrefois.
Quand les hardis rameurs à travers les glaces recherchant l'eau claire.



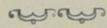
1928

A tous les amis du

“Terroir”

Bonne et heureuse

Année!



Le Directeur-président
Georges MORISSET

H. Lecomelli

Les Etrennes du Père Zidore

“ Je l'avais connu le long des quais, le vieux Zidore, devant les étalages des bouquinistes. Humble employé d'un ministère, il déjeunait d'un croissant et dînait d'une flûte : mais il achetait des livres, des livres rares, s'il vous plaît. Pour pas cher, par exemple ! Et sa collection était admirable. Un jour, il voulut me la montrer. Nous devînmes grands amis. Il y a de cela vingt ans. Il en avait alors plus de soixante. Dix ans plus tard, il cessa ses visites aux bouquins des îles. Rhumatisant, cathareux, perclus, il garda la chambre, vécut entouré de ses chers livres, ayant aucune autre société. Une femme de ménage lui apportait chaque matin la flûte et le croissant. Il la voyait avec impatience, s'irritait lorsqu'elle époussetait les piles de livres qui chancelaient autour de lui, et la renvoyait au plus tôt. Il n'aimait recevoir personne. Les livres lui suffisaient. Une fois par an, le 31 décembre ou le 1er janvier, il tolérait ma visite ; il finit même par la désirer, déclarant qu'elle lui manquerait si je venais à l'oublier. Et je ne l'oubliai jamais. Cette année au premier janvier, je trouvai mon malade singulièrement baissé, comme on dit. Déjà, l'année précédente, il se traînait avec peine d'un angle à l'autre de son étroite chambre, ne quittant son point d'appui d'une main, que lorsqu'il sentait l'autre assurée. “ Eh bien, père Zidore, je viens vous souhaiter bonne année nouvelle ! — Oh ! c'est vous, mon enfant ? Heu ! Heu ! l'année nouvelle ne sera pas pour moi. — Allons donc, père Zidore, d'où vous viennent ces idées ? — Ce ne sont pas des idées : ce sont des choses qu'on sent comme ça ! Voyez-vous quand les vieux ruminent tout le jour les souvenirs de leur enfance, c'est qu'ils finissent. Et je vais sur ma fin. C'est, pardine, trop naturel ! il retomba lourdement dans son fauteuil, qu'il avait quitté pour me faire honneur, et me montra une chaise près de lui. Je gardais le silence, n'osant l'interroger, craignant d'inquiéter le brave homme, n'ayant pas pour habitude d'ailleurs de pousser aux confidences. Les gens disent ce qu'ils veulent dire. Si on les aime, c'est une raison de plus pour respecter leur liberté. Il me regarda, me comprit, et sourit. — Il y a soixante-quinze ans, commença-t-il, ma mère travaillait pour vivre. Elle cousait, gagnant à grand peine notre vie. Mon père, sous-lieutenant dans les armées du grand empereur, était mort à l'ennemi. J'avais sept ans, je fis une grave maladie. Ma mère me crut perdu. Le médecin aussi. La crise passa mais je demeurai si faible, qu'on continua à me croire mourant. Que lui donner, demandait ma mère. — Tout ce qui lui fera plaisir, dit le médecin. Ma mère avait cru parler de ma nourriture. Je me fis fort de sa question et de la réponse du docteur, pour exiger un joujou. Trop pauvre, ma mère, au jour de l'an me donnait des “*étrennes utiles*” : des bas, des souliers ou une paire de manches de justine. Je demandai cette fois un pantin à musique !

Ma mère travailla nuit et jour, je la voyais, de mon petit lit, mettre en hâte points sur points. Je voyais sauter sous ses doigts une agile étincelle qui était l'aiguille et qui m'amusait ! Les enfants sont égoïstes. Ils ne savent pas ce que coûtent à leur mère chacune de leurs joies. . . Après cela, ajouta le père Zidore en matière de réflexion, les hommes eux-mêmes jouissent bien chaque jour de toutes les merveilles de l'industrie, de la science, sans songer aux souffrances, aux morts qu'elles coûtent. C'est comme ça.”

Le père Zidore eut une quinte de toux qui l'interrompit longtemps. Il reprit :

“ Les robes de belles dames qu cousait ma mère me donnaient seulement une plus grande envie d'avoir mon pantin. Il serait habillé du satin . . . blanc et rose . . . avec des dentelles pour colletterie . . . un joli bouton rouge pour le prendre, et en le faisant tourner au bout de ce bâton, on entendrait chanter la musiquette qui serait dedans.

“ Alors je jattais des mains de plaisir. . . Les yeux de ma mère se tournaient vers moi ; et plus vite, plus vite, la petite aiguille sautait, plongeait dans la soie des belles robes, y disparaissait pour sortir un peu plus loin, tirant son fil de soie après elle, et toujours recommençait, en jetant sous les doigts de ma mère une petite étincelle qui me semblait de la gaité. . . Ft ma mère pleurait.

“ Enfin, je l'eux, mon pantin à musique ! C'était mes premières étrennes. . . Et je n'en ai jamais eu d'autres

“ Ma mère me l'apporta pour le premier janvier. J'étais couché, enveloppé de couvertures, sur un fauteuil que nous avions, le même où me voilà encore. Dès le palier, ma mère se mit à faire tourner le pantin au bout de sa hampe, et j'entendis, comme dans un rêve, la musiquette métallique de ce pantin tant désiré. . . Il avait deux airs : une valse lente, et puis un air gai, très vif, qui alternaient.

“ Vous savez comment se produisent ces sons ? La hampe du pantin est fixée dans l'axe d'une roue qui met en mouvement un rouleau de cuivre criblé, hérissé de petites pointes d'acier. Chacune de ces

pointes, à mesure que le rouleau tourne, soulève une dent d'une sorte de peigne du métal qui est un clavier. La vibration de chaque dent donne une note.

“ Et cela fait une musiquette grêbe, grêbe, même, aigrette, qui a toujours, même dans les airs mélancoliques, quelque chose de brusque et de sautillant.

“ Ma mère entra, faisant toujours tourner le pantin, Je tendis les bras, soulevé par l'extawe et, tout le jour et la nuit, il me répéta, mon pantin rose, des deux éternelles chansons, la triste et la gaie, passant de l'une à l'autre sans trop de difficulté, après un petit silence pourtant, durant lequel on étendait dans sa poitrine rebondir un bruit de mécanique qui se prépare à bien s'appliquer : cric ! crac brum ! “ Il toussa, maman ! Il se mouche ! criaï-je, comme monsieur le curé avant le *sermon* !”

Et le père Zidore toussait aussi, mais longtemps, longtemps ! La quinte violemment servait le fragile corps du vieillard. Puis il se remettait à conter avec lenteur quoique avec abondance, revoyant comme dans un rêve de fièvre toutes les choses dont il parlait.

“ Je couchais avec mon pantin, et mon pantin mangeait avec moi. Il avait l'air d'un œuf d'autruche qu'on aurait habillé ; son justaucorps dentelé était mi-partie blanc et rose. Son bonnet de folie, de même. La colletterie était de dentelle. Il avait des pendants d'oreilles et des cheveux blancs, frisés, et une petite figure souriante, rose et blanche comme un dissous de boîte de xxxxxxx.

“ Quand il tournait, le bas de sa robe dentelé s'élargissait autour de lui comme une jupe de danseuse, et il avait l'air de pencher la tête en souriant de bonheur. . .

“ Je guérissais lentement, et le pantin bien soigné, couchait maintenant dans une boîte, sur les débris de soie et de velours que rejetait ma mère en cousant les robes des belles dames.

“ Il charma les heures de ma convalescence. Puis, ma mère l'enferma dans son armoire, avec ses pauvres objets précieux, avec la chaîne et la montée d'argent de mon père, et le collier de chaînetl d'or qui lui venaient de sa mère à elle.

“ Il était si beau, mon pantiu ! Il fallait le conserver ! Il avait couté si cher. Et puis, je l'aimais tant ! Le voir un joment devint une récompense pour laquelle je savais tant souffrir. Pour l'entendre, le soir, en m'endormant, je savais être sage tout un jour, féliciter ma fable sans faute et réciter aussi, d'un air capable, toute ma table de Pythagore.

“ Ma mère mourut. J'avais vingt ans. Je gagnai ma vie comme un copiste chez un notaire. Je'ai laissé religieusement le pantin chéri dormir dans l'armoire à linge, avec la chaînette d'or et la montre d'argent.

Je me maria. . . J'eus un fils. . . car j'eux un fils, mon enfant ! . . . dit le père Zidore en me regardant d'un œil qui devenait trouble.

“ Il dormait mon fils, dans le berceau où j'avais dormi sous le regard de ma mère. Il y resta peu de temps, il mourut à l'âge des anges ; et sa mè, peu de temps après, mourut aussi.

“ Le soir, dans notre bon temps en rentrant du travail, je retrouvais ma femme, la petite mère, qui, elle aussi, causait, causait, pour nous aider à vivre. Et je pensais le pantin rose ; je l'élevais au-dessus du berceau. Mon enfant tendait les bras et riait, riait, et mettait aussi ses petites jambes en l'air, s'agitant comme s'il eût voulu s'enroler pour saisir le pantin rose dont la jupe flottait, bouffante. . . et dont la petite âme chantait, gaie ou triste tour à tour : cric ! crac ! brum ! brum ! “ Il toussa petit, l'entends-tu ? il se “ mouche ” ! comme M. le curé quand “ il ava prêcher !”

“ La jeune mère riait aux éclats. . . Et j'enfermais le pantin bien soigneusement lorsque le petit, fatigué de le désirer, s'endormait enfin, rêvant d'un pays où les petits enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses. . . sans les casser !

“ Brum ! Brum ! Cric ! Crac !

Le père Zidore cessa de parler. Son regard nageait dans une vague indéfinie.

Il se leva, appuyé des deux mains aux piles de livres chancelantes, fit quelques pas de l'une à l'autre, ouvrit une armoire. . .

“ Le voilà ! ” dit-il.

Et, lourdement, élevant le pantin rose dans sa main droite, il me le montra. Il était rose et blanc, fraîche, toute fraîche, sa jupe dentelée comme si elle sortait de chez le faiseur ; fraîche comme une rose du printemps, la jupe du pantin, malgré ses soixante-quinze ans bien sonnés. Eh ! Eh ! Cric ! Crac ! Brum ! Il se mit à tourner comme un fou, penchant sa petite tête qui souriait de bonheur avec des joues roses, rodes, des joues d'enfant à l'âge des anges et de petits cheveux blancs tout frisés qui vibraient au vent de la danse !

“Voilà mes étrennes, monsieur ! les étrennes du petit Zidore... et celle de mon fils, eh ! eh ! cric ! crac ! brum ! Lui non plus n'en a jamais eu d'autres... Tenez, ça me fatigue, faites-le tourner vous-même, mon fils. parce que je veux l'entendre.”

Le père Zidore me tendit son joujou. Je compris qu'il fallait lui obéir, qu'il voulait revoir da vie qu soin de la musiquette.

Et j'élevai le pantin à mon tour pour qu'il tournât bien librement.

Et je le regardais ; et je regardais aussi le père Zidore, tout didé, lui, courbé, chevretant, cassé, tremblotant, la peau jaunie, le crâne dénudé, vieux, vieux ! O jeunesse imbécile des objets ! Le patin tournait impassiblement, souriant, rose, frais, jeune, enfantin, Et quand je m'arrêtais : “Encore !” sufliait le vieillard, tendant les bras d'un mouvement machinal, comme autrefois lorsqu'il était au berceau et que sa mère voulait l'endormir. Cric ! Crac ! Bum ! La mécanique toussait, et la valse de reprendre encore... Ah ! que c'était triste !

Un vieil air, qu'on entendait souvent autrefois, a le don de rappeler plus vivement qu'aucune parole au monde l'instant de la vie où on l'entendait. Ici ce n'était pas l'air seulement que retrouvais le père Zidore, c'était lamême voix, la petite moix métallique, sans aucun changement de ton, ni même d'inflection, avait toute sa jeunesse du mécanique bien conservée dans l'armoire à linge, comme le parfum d'un cachet... Cric ! Crac ! Bum !

Le père Zidore murmura : “Maman !” Puis il ajouta deux noms, le nom de sa femme et un autre petit nom de xxxxxx... et là, sous mes yeux, tandis qu'à sa prière je faisais tourner le pantin. Cric ! Crac ! Bum !... Le père Zidore expia le premier jour de l'année.

Quand je posai enfin la poupée sur la table chargée de livres, je croyais le père Zidore endormi, j'ouvris ne silence un des vieux livre qu'il aimait, pour attendre son réveil, Le père Zidore dormait, en effet ; mais il ne s'éveilla plus. Il dormait en souriant. Peut-être rêvait-il d'un pays où les enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses sans les casser.

Le père Zidore a laissé, par testament daté du premier janvier, jour de sa mort, ses livres à la bibliothèque de sa ville natale, et à moi, par une clause expresse il a légué son pantin ! Il savait, le père Zidore, que je crois à l'âme des pantins roses et que j'aimerais celui-ci.

Je l'ai mis à mon tour dans une armoire vitrée à travers les vitres il me regarde en souriant, toujours, éternellement jeune et gai, mais je ne le fais plus tourner jamais parce que la musiquette métallique me donnerait envie de pleurer.

Jean ARCARD.

Un auteur nouveau, un livre nouveau

“Médailles anciennes, poèmes historiques”

par PAUL GOUIN(1)

En littérature, comme ailleurs, si ce n'est même plus qu'ailleurs, la surprise agréable est chose si rare, que les malheureux critiques blasés et désabusés sans répit, finissent par se résigner à ne plus l'attendre et même, hélas ! feignent parfois de ne pas l'apercevoir quand, par un hasard merveilleux, elle se présente. Pourtant, tel n'est pas toujours le cas, heureusement, et quand un livre comme *Médailles anciennes*, de M. Paul Gouin, tombe sur notre table, il faut voir comme notre physionomie s'éclaire, comme notre front se rassérène, comme notre regard s'avive d'un éclat qui illumine tout notre être !

Ce fut mon aventure, ces jours derniers, et je me suis bien promis que de sitôt je ne l'oublierai. Quoi, me suis-je dit, après avoir lu tout d'une haleine, *Médailles anciennes*, prose et vers, voici un nouvel auteur qui s'est plongé, après tant d'autres, dans nos archives poudreuses, dans nos chroniques séculaires, dans nos relations oubliées, et qui loin d'y sombrer corps et biens, comme presque tous ses prédécesseurs, en est revenu avec des fleurs séchées, admirablement conservées, qu'il a trouvées belles au point de les vouloir ressusciter ! Pour cela il les a plongées tendrement, avec grand soin, dans la merveilleuse fontaine d'Hippocrène d'où elles sont sorties resplendissantes de leurs couleurs glorieuses d'autrefois.

(1) Médailles anciennes, poèmes historiques par Paul Gouin. Dessins de Jean Palardy. Louis Carrier, les Éditions du Mercure, Montréal.

Telle est, si je ne me trompe, la simple et jolie histoire de l'œuvre liminaire dont M. Paul Gouin vient de faire, d'un geste noble, cadeau à notre littérature canadienne. Ce don sera vivement apprécié dans tous nos milieux intellectuels, je puis le lui assurer, en ne lui cachant pas toutefois que ce précédent nous fera désirer, sinon même solliciter, de nouvelles offrandes. Il y a tant de place encore sur les modestes aute[is] de notre art national pour des ornements précieux, qu'on ne peut s'empêcher de désirer que des mains généreuses et ferventes s'ouvrent de plus en plus souvent en leur faveur.

J'ai assez goûté le choix de morceaux qu'a fait M. Gouin pour ses transcriptions poétiques de notre histoire. Sans doute, il le sait fort bien lui-même, il y avait nombre d'autres pages qui pouvaient tout aussi bien, mieux même en certains cas, donner l'essor à son inspiration, mais il fallait se borner et se limiter, et il y a généralement réussi.

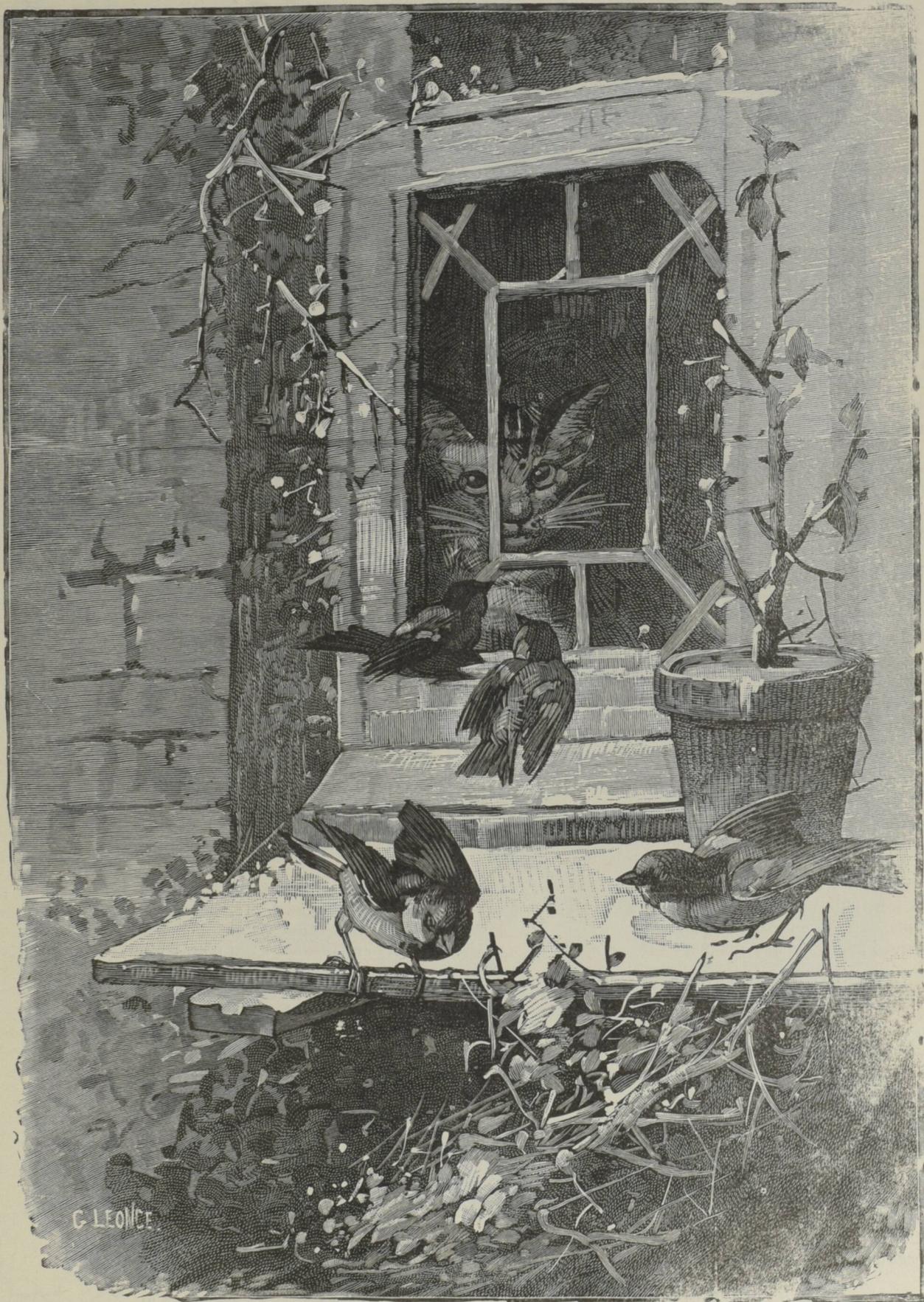
Puisqu'il faut toujours choisir, pour ne pas se faire remarquer, je me permettrai de dire à l'auteur que suivant mon modeste avis, le poème de *Maître Bénigne Basset* est exquis d'un bout à l'autre, étincelant d'esprit, d'amusante malice et très artistement ciselé, tandis que les pièces consacrées à *Madame Péan* et à *Lévis*, sont de très belle venue et révèlent une vraie hauteur de pensée et une remarquable sûreté de main. Et il y en a d'autres aussi qui renferment de jolis vers, gravés au burin, des pensées lapidaires, des images charmantes.

Comme il fallait s'y attendre, tout n'est pas parfait dans l'œuvre et je n'apprendrai absolument rien à M. Gouin en le lui disant. Comme je l'ai laissé entendre tout à l'heure, certains choix ne me paraissent pas des plus heureux, soit du fait des épisodes eux-mêmes, soit par la façon dont l'auteur a cru devoir les traiter. Il y a des choses qui sont trop audessus ou à côté de la poésie et qu'il vaut mieux éviter de toucher, de peur de les rapetisser ou de les ridiculiser.

Ensuite, la technique poétique de M. Gouin appelle certainement d'assez nombreux commentaires que ne manqueront pas de lui servir avec raison les spécialistes en la matière. Ces doctes messieurs, devant la compétence de qui je m'incline avec admiration, représenteront au jeune auteur, en termes fort congrus, que ses rimes, trop souvent suffisantes, se dépouillent même quelquefois de cette indispensable qualité pour devenir fantaisistes, donc fautives ; que ses images sont parfois ternes et peu significatives ; que certains de ses quatrains sont plutôt prosaïques et que son inspiration est sujette à des chutes abruptes plutôt déconcertantes. M. Gouin qui est modeste et patient, ayant pour lui la jeunesse et le talent, écouterà, j'en suis sûr, de la meilleure grâce du monde ces avis et ces conseils savants et désintéressés et il en fera aisément son profit. Il continuera à travailler, et avant longtemps, il nous donnera le grand plaisir de saluer une œuvre nouvelle tout aussi intéressante et distinguée, en même temps que plus parfaite. C'est dans cet esprit et avec cette espérance que je lui renouvelle mes félicitations et lui exprime mes meilleurs vœux.

Je m'en voudrais cependant de terminer cet article sans rendre un hommage mérité à M. Louis Carrier, l'éditeur du volume. M. Carrier, qui est aussi un jeune, dont le talent et l'initiative font justement concevoir les plus belles espérances, a voulu faire de *Médailles anciennes* une édition d'art, et le volume qu'il nous offre justifie dans une très large mesure cette magnifique ambition. Nous avons rarement vu au Canada un travail d'impression aussi soigné en tous ses détails et qui nous fait mieux concevoir les merveilles que peuvent accomplir la collaboration d'un auteur digne de ce nom avec un éditeur de la qualité de M. Carrier.

Et pour que le charme fût complet, M. Jean Palardy a illustré l'ouvrage d'un bon nombre de dessins où s'avère un art à la fois subtil et élégant. Aimé PLAMONDON.



G. LEONCE

Le philosophe malgré lui.

LA MESSE DE MÈNUIT

par JEAN NARRACHE, Officier de l'Académie des Fonds Courts

Ière PARTIE

Vous trouvez pas qu' ça pass' plus vite
Que d'not' temps aux jours d'aujourd'hui ?
A soir, pensez-y, Saint'-Bénite,
C'est déjà la Mess' de Mènuite.

Ah ! malheur, encore ann'bell' fête
Qu'est pus comm' dans l'temps d'auterfois !
J'sais pas pourquoi ? P'tèt' ben qu'c'est p'tête
Pasqu' à c't'heure y a pus autant d'foi ?

D'mon temps, les p'tits gâs, les p'tites filles,
C'tait à qui s'rait l'plus réjou
Quand on partait tout' la famille
Pour s'rendre à la Mess' de Mènuite.

Pour lors, on allait à l'église
Dans n'ot' grand traîneau à bâtons ;
L'pèr' faisait galoper sa grise
Pour qu'on arrive avant l'tinton.

L'z'enfants, on était tout ensemble,
Dans l'fond d'la train' assis dans l'foin.
C'pas chaud, la nuit't dans l'mois d'décembre,
Et pis, l'églis' c'était pas mal loin.

On s'sentait gais, pis l'cœur allège
Tandiss qu'la gris' filait l'galop,
C'tait beau, l'z'étoil's, la rout', la neige
Pis la sonnaill'ri' des guerlots . . .

M'semblait d'voir l'étoile des Mages
Au d'ssus nu z'aut's dans l'firmament
Comm' y la montr'nt su' les images
Du grand cat'chiss' des Confirmants . . .

Çà m'ervient tout à la mémoire !
Des fois, j'aim' ça à m'en r'souv'nir ;
Et pis, ça m'donn' des idées noires
Quand j'pens' que ça peut pus r'venir.

A c't'heur, eal mond' ont tant d'affaires
Qu'y trouv'nt pus l'temps ni l'tour d'êtr' gais ;
On dirait qu'y sont pas d'équerre,
Yont d'lair r'chigneux pis fatigués.

La rue est plein' de lémousines,
Des McLaughlin, des Chevorlets,
Même de charrett's à gazeline,
(Yappell'nt ça des " Fords " en anglais).

C'pas tout' pour prier que l'mond' rentre.
Yont pas d'chap'lets ni d' " paroissien " ;
Ceux-là vienn'nt écouter les chantres,
L'organiss' pis les musiciens.

S'inn n'a qui sav'nt pus leu prière,
C'est ben le plus p'tit nombr' pourtant.
Nous aut's, on pri' comm' nos vieill's mères,
On gard' la foi du bon vieux temps.

IIème PARTIE

J'assay' ben d'fair' un bout d'prière
Tandiss qu'la grand'mess' fil' son train ;
Mais ,j'vous assur' qu' j'ai d'la misère,
J'sus distrait pas yenqu'in p'tit brin.

J'sus dans l'jubé, contre ann' colonne,
Dans c'p'tit racoin-là y'm'voy'nt pas,
Mais, j'me trouv' ben, j'nuis à parsonne,
Pis j'ergard' el mond' qu'est en bas.

Quiens ! Y'm sembl' que l'p'tit Jésus d'cire
Est en vi', qu'y vient d'me r'garder . . .
J'arrais ben des chos's à y dire,
Ben des affair's à y d'mander !

Si, par hasard, fallait qu'tu r'viennes
En vie icit' pauvr' p'tit Jésus,
Dans not' société si chréquiennne
Tu s'rais p'tèt' pas partout ben r'çu.

L'mond' rich' est pas ben charitable
Y t'log'raient pas dans les hôtels,
Y t'laiss'raient coucher à l'étable
Comm' la nuit du premier Noël !

Pourtant, ceuss' d'aristocratie
D'vraient êtr' meilleurs, pis plus pieux
Que tout l'mond' d'la quèteucratie,
Que tout' nous aut's les pauver gueux !

C't'eux z'aut's qui sont l'z'heureux d'la terre,
C't'eux z'aut's qui manqu'nt jamais de rien ;
Nous z'aut's ont vit dans la misère,
On est tous nés pour in ptit pain.

Pourtant quiss' qui va à la messe
Tous les dimanch's, à tous les temps ?
C'est-i les ceuss' qu'ont d'la richesse
Ou ben nous aut's qui n'arrach'nt tant ?

Qui c'est qui ne croit pus aux prêtres
Quant' y s'est fait in peu d'argent ?
Qui c'est qu'est fra-maçon, qu'est traître ?
C'est-i nu z'aut's, les pauver gens ?

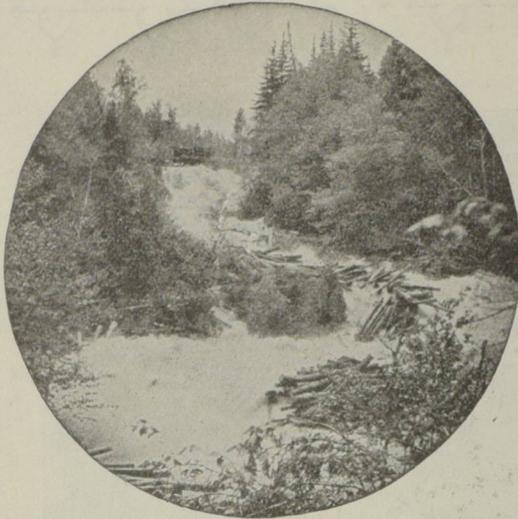
Yaura des couronn's sus sa bière,
Tout c'beau monde-là quand y mourra ! . . .
Un enterr'ment d'l'Ugnon de prières
Nous aut's, c'est ben l'plus qu'on aura.

J'pense à ça, à soir, puis j'y r'pense ! . . .
Mon p'tit Jésus, j'sais qu't'as pas tort ;
Tu nous donn'ras not' récompense
Ann' ffois qu'on s'ra rendu d'l'aut' bord.

Dans tous les cas, si par merveille,
Tu voulais r'venir queuqu'bon soir,
Viens t'en chez nous ! . . . Moé pis ma vieille,
On s'rait si contents d'te r'cevoir !



TENTATION.



Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'École des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires
à l'architecture comprenant: les mathématiques,
la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,



S'adresser pour autres renseignements, au

Directeur de l'École des Beaux-Arts

Tél: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Le lundi, 28 novembre, M. G.-E. Marquis, a été l'hôte d'honneur à un dîner-causerie de la Société des Arts, Sciences et Lettres chez Kerhulu, M. Lorenzo Auger, présidait. Le causeur a donné quelques-unes de ses impressions de voyage au "pays des ancêtres".

"Rien de plus touchant, a-t-il dit entre autres choses, que les réceptions faites à Cherbourg, à Lisieux, à Honfleur, au Havre, à Rouen et tout particulièrement à Dieppe, où les pèlerins canadiens ont été reçus au sein des meilleures familles dieppoises et où plusieurs membres de la délégation ont été faits citoyens de la ville de Dieppe, par un décret municipal. C'est encore dans cette ville que l'on a profité de l'occasion du passage des Canadiens pour dévoiler, dans une grande fête publique, une borne commémorative rappelant le souvenir des Dieppoises dont le nom se rattache à l'histoire du Canada, comme c'est encore dans la même ville que l'on a présenté un fac-simile de la cloche "Catherine", qui avait sonné l'adieu, lors du départ des Hospitalières pour venir fonder l'Hôtel-Dieu de Québec, en 1639."

S. H. le maire de Québec, d'alors, (M. le Dr V. Martin) qui avait fait aussi le "pèlerinage" au pays des ancêtres remercia le causeur en communiquant aux convives quelques-unes de ses observations personnelles.

* * *

"Les Ilets Jérémie". Tel fut le thème, joyeux si l'on peut, et une causerie de M. Damase Potvin, lors d'une récente séance générale des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le samedi 10 décembre. Il a fait le récit d'une anfractuosité historique de la Côte Nord.

* * *

"Les Ilets Jérémie furent autrefois la capitale du pays des Papinachois, tribu indienne apparentée à celle des Montagnais. Du temps des missionnaires prêtres séculiers du diocèse de Québec, de 1782 à 1844 deux évêques visitèrent cette mission, NN. SS. Turgeon et Baillargeon. Il y eut à cette occasion des fêtes splendides. La mission des Ilets fut abandonnée en 1753, alors que la chapelle étant devenue trop petite les indiens demandèrent la permission d'en construire une à Betsimis, quatre milles plus bas et où le gouvernement avait accordé un terrain aux Montagnais. C'est aux Ilets qu'en 1833, M. l'abbé Boucher, ancien curé de l'Ancienne-Lorette, alors missionnaire sur la côte nord découvrit le "Miscellaneorum Liber", précieux registre de missions et que l'on chercha pendant plus de cinquante ans. Enfin, les Ilets Jérémie doivent leur nom à Noël-Jérémie de la Montagne, un traiteur qui fit le commerce des fourrures dans ces parages et qui était un bienfaiteur des missionnaires."

M. Edgar Rochette, avocat, député de Charlevoix remercia le causeur. M. le Dr A. Déry, président de la Société Provancher nous fit le sondage de quelques mystères des abîmes laurentiens et M. Armand Duprat exécuta quelques chansons. M. Narcisse Savoie y alla de quelques heureuses suggestions. Le tout sous la présidence de M. Lorenzo Auger.

Conclusion: Notre ami Damase Potvin, en attendant les palmes académiques, devient aspirant-membres de la Société des "Américanistes".

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soon.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

GERMAIN
LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNÉRAILLES



Chambre mortuaire à la
disposition des familles.



AMBULANCE MODERNE
Service d'automobile
privée.



Service de jour et de nuit:

TELEPHONE 2-2119-j



283, SAINT-VALIER
QUEBEC.

Tous nos hommages à l'hon. juge L.-Arthur Cannon, depuis quelques semaines membre du haut tribunal de la Cour du Banc du Roi, et que l'Université I aval vient d'honorer de la distinction de Docteur en droit *honoris causa*.

Les quotidiens québécois ont déjà biographié cet éminent concitoyen. Ont-ils tout dit de sa carrière remarquable avant qu'il eût franchi le seuil de la sereine magistrature? Il faudra bien un jour compléter quelques détails si toutefois il est permis de révéler le passé d'un membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres devenu juge.

* * *

De crainte et de respect un juge environné
N'effrayait point le crime à ses pieds prosterné.

(De Saint-Ange.)

* * *

Bravo! Deux des amis du *Terroir*, M. l'abbé Ivanhoe Caron, sous archiviste de la province et Henri Laureys, directeur de l'École des Hautes Études Commerciales à Montréal, figurent au premier rang dans le concours du Prix David. Le premier avec son volume: *La colonisation de la province de Québec — Cantons de l'Est — 1791-1815* et le second avec *La conquête des marchés extérieurs*. L'un et l'autre des travaux sont de caractère scientifique. A l'un et à l'autre auteur, nos félicitations.

Le jury du prix David a décidé de ne pas donner, cette année, de prix pour la littérature.

Et la question de nouveau va se poser: *Avons-nous vraiment une littérature?*

MM. les intellectuels, à vous la réponse! Et vous, écrivains, journalistes, poètes, rêveurs de récompenses et de décorations, où êtes-vous donc?

* * *

M. Ubald Paquin, de Montréal, a donné une conférence publique, le mardi, 13 du courant, à l'Hôtel-de-Ville de Québec, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres sous la présidence de M. Lorenzo Auger, architecte et sous le parrainage de M. Alphonse Désilets.

“ M. Paquin, dit l'information a tenté de démontrer qu'au point de vue littéraire nous étions trop Français et pas assez Canadiens Après s'être excusé d'émettre des opinions personnelles qui ne pourroient peut-être pas être partagées par tout son auditoire, il a énoncé certaines idées très discutables et qui à première vue semblent assez paradoxales. C'est ainsi qu'il a prétendu que nous étions le peuple qui ressemble le moins au peuple français. Il n'a vu dans nos ancêtres que des aventuriers qui formaient une sorte de colonie à part dans la France et qui avaient plus d'affinités avec les peuples du nord qu'avec ceux du midi. M. Paquin n'a pas été plus flatteur pour notre race et il en a tracé un portrait que l'on aurait pris facilement pour une caricature.”

Un joli programme musical exécuté par un trio féminin: Mlle Marie Gosselin, violoniste; Mlle Nellie Garneau, violoncelliste et Mlle Isabelle Garneau, pianiste, charma l'auditoire dans lequel on remarquait la plupart des directeurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

* * *

Bureau, Tel.: 2-4576
Residence, Tel.: 9838



J.-F. Taschereau

Imprimeur
Papetier



12, St-Nicolas
QUEBEC.

Pied de la Côte du Palais

La Banque
**CANADIENNE
NATIONALE**

Capital versé et réserve.
.....\$11,000,000
Actif, plus de.....\$130,000,000



La grande banque de
Canada français



254 succursales en
Canada, 210 dans la Province
de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

La Banque
Canadienne Nationale

(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

SANS DOUTE!

MESDAMES

*Vous désirez dans la
confection de vos toi-
lettes une élégance
parfaite.*

*Vous en connaissez
tous les secrets en
consultant*

Mme J. ARTHUR

l'artiste couturière

de la

MAISON

MARCEAU

LIMITÉE

155, St-Joseph

M. Henri Gagnon, directeur gérant du *Soleil* a été créé récemment chevalier de la Légion d'Honneur. C'est une réjouissante nouvelle à laquelle nous applaudissons. Et ces applaudissements nous les répétons pour féliciter M. Pierre-Georges Roy, archiviste de la province, à qui a été conférée semblable distinction honorifique.

Patience ! Vous, messieurs, qui aspirez et soupirez. Il y aura toujours comme dernière ressource, la Légion Étrangère. Ce sera un " Beau Geste ".

En attendant, je vous consacre chevalier du terroir.

MAXIME LE DOYEN,

NOTRE VIEILLE MAISON

Sur la musique
de Messager

A monsieur le Juge
Camille Pouliot

*La vieille maison des ancêtres,
Inclinée au bord du chemin,
Sourit à travers ses fenêtres,
Comme un vieux qui nous tend la main.*

*On dirait qu'elle veut entendre
Les choses qu'on dit en passant,
Car son oreille est toujours tendre
Comme son cœur compatissant.*

*Elle a connu tous les bien-être
Et les chagrins des anciens jours ;
Or, elle se souvient toujours
La vieille maison des ancêtres.*

Alphonse DESILETS.

DE JOSEPH LENOIR-ROLLAND
1822-1861

*Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras, pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs,
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.*

*Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.*

*Notre avenir est là. Nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli ;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les ; savoir, c'est braver l'indigence
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.*

*Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître
Des hommes aimant les labeurs,
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.*

Poésie écrite en 1857.

Joseph LENOIR.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Bureau tél. 2-5510

Résidence tél. 4729

P.-R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites
Collection de comptes.

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter
sur première hypothèque.

Bureau : 92, St-Pierre. - Résidence : 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUÉBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la
Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance
de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indé-
pendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour
vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.

FONDÉE EN 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, - - QUÉBEC.

TAXIS ROUGES TÉL. 2-1515

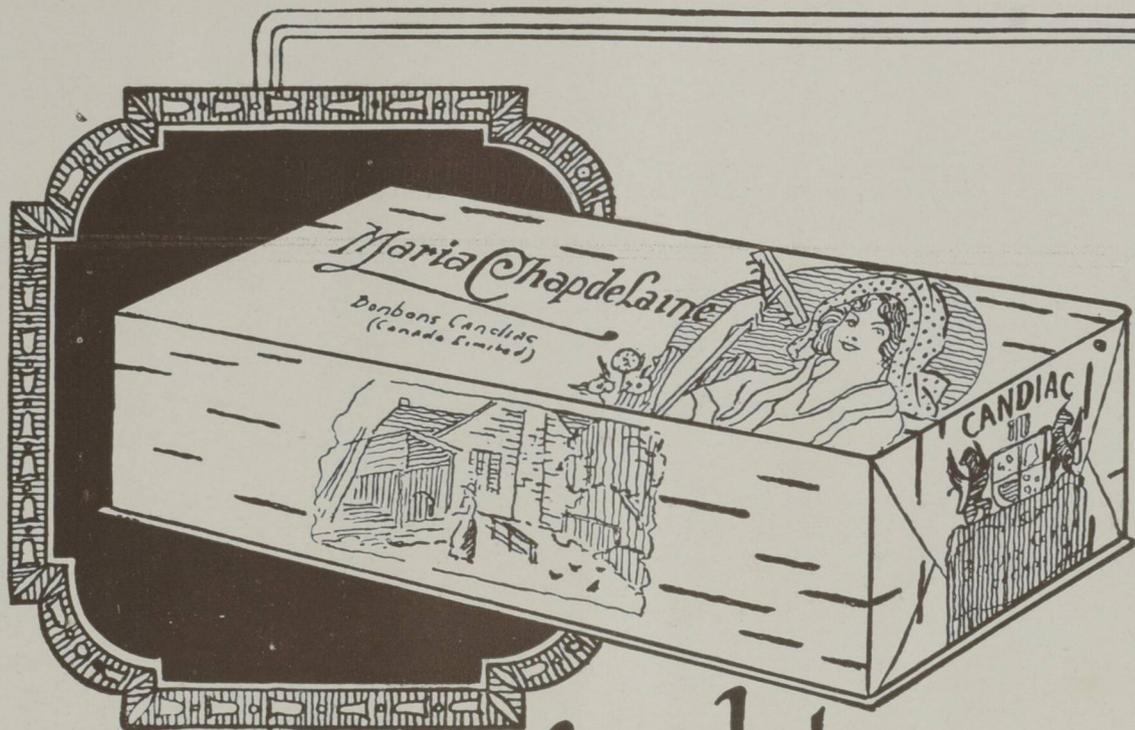
PLACEMENTS

de sécurité absolue

Bray Caron & Dubé Limités

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-8160 QUÉBEC.



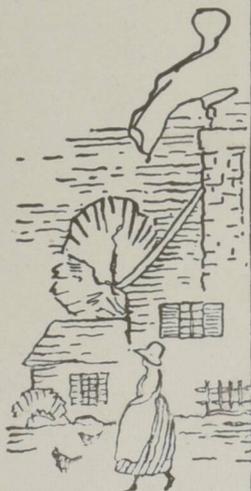
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -



Le Port de Québec

Le plus beau port de mer de l'univers et l'un des mieux outillés



Vue d'une partie du port de Québec en décembre 1926.

Québec est le port naturel du Canada.

On y trouve des facilités exceptionnelles pour le service complet des paquebots au plus fort tonnage.

25,000 pieds de quaiage en toute marée.

L'entrée au Canada de 100,000 immigrants par année. — Elévateur à grain d'une capacité de 2,000,000 boisseaux. — Entrepôt frigorifique de 500,000 pieds cubes pour le service d'exportation des produits laitiers et du poisson du district de Québec.

Seize milles de chemin de fer sur les quais. — Deux grands bassins de radoub.

En cours de construction : Extension de quais à eau profonde, le long du fleuve St-Laurent, au pied du promontoire de Québec, grâce à un crédit de \$5,000,000, voté en 1925 par le Parlement du Canada. Il en aura coûté \$10,000,000, quand les plans actuels auront été exécutés.

L'honorable M.-G. POWER, M. C. L. Président.

Jules GAUVIN, négociant, J.-Boutin BOURASSA, N.P. Commissaires.

Général T.-L. TREMBLAY, C.M.G., D.S.O.,
Gérant général, ingénieur-en-chef

Charles SMITH, C.R. Secrétaire-
trésorier et avocat-conseil.

E.-H.-S. WOODSIDE H.-E. HUESTIS,
Contrôleur Asst-ingénieur

Capt. A. LANDRY, A.-H. DEROME
Maître du port Gérant de l'entrepôt
frigorifique